www.e-rara.ch

Tome soixante-cinqième

[Lettre CCXCI - CCC]

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

LETTRE CCXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 d'auguſte.

1768. J'AI reçu une lettre véritablement angélique du 4 d'auguſte, que les Velches appellent *août*: mais voici bien une autre facétie. Il vint chez moi, le 1 d'auguſte, un jeune homme fort maigre, et qui avait quelque feu dans deux yeux noirs. Il me dit qu'il était poſſédé du diable, que pluſieurs perſonnes de ſa connaiſſance en avaient été poſſédées auſſi; qu'ils avaient mis ſur le théâtre, les Américains, les Chinois, les Scythes, les Illinois, les Suiſſes, et qu'il y voulait mettre les Guèbres. Il me demanda un profond ſecret; je lui dis que je n'en parlerais qu'à vous, et vous jugez bien qu'il y conſentit.

Je fus tout étonné qu'au bout de douze jours, le jeune poſſédé m'apportât ſon ouvrage. Je vous avoue qu'il m'a fait verſer des larmes, mais auſſi il m'a fait craindre la police. Je ſerais très-fâché, pour l'édification publique, que la pièce ne fût pas repréſentée. Elle eſt dans un goût tout-à-fait nouveau, quoiqu'on ſemble avoir épuiſé les nouveautés.

Il y a un empereur, un jardinier, un colonel, un lieutenant d'infanterie, un ſoldat, des prêtres païens, et une petite fille tout-à-fait aimable.

J'ai dit au jeune homme avec naïveté, que je trouvais ſa pièce fort ſupérieure à Alzire, qu'il y a plus d'intérêt et plus d'intrigue; mais je tremble

pour les allusions, pour les belles allégories que font toujours messieurs du parterre; qu'il se trouvera quelque plaisant qui prendra les prêtres païens pour des jésuites ou pour des inquisiteurs d'Espagne; que c'est une affaire fort délicate, et qui demandera toute la bonté, toute la dextérité de mes anges. 1768.

Ce possédé m'a répondu qu'il s'en rapportait entièrement à eux; qu'il allait faire copier sa pièce qu'il intitule *Tragédie plus que bourgeoise*; que si on ne peut pas la faire massacrer par les comédiens de Paris, il la fera massacrer par quelque libraire de Genève. Il est fou de sa pièce, parce qu'elle ne ressemble à rien du tout, dans un temps où presque toutes les pièces se ressemblent. J'ai tâché de le calmer; je lui ai dit qu'étant malade, comme il est, il se tue avec ses Guèbres; qu'il fallait plutôt y mettre douze mois que douze jours; je lui ai conseillé des bouillons rafraîchissans.

Quoi qu'il en soit, je vous enverrai ces Guèbres par M. l'abbé *Arnaud*, à moins que vous ne me donniez une autre adresse.

Une autre fois, mon cher ange, je vous parlerai de Ferney, c'est une bagatelle; et je ne ferai sur cela que ce que mes anges et madame *Denis* voudront. Si madame *Denis* est encore à Paris quand les Guèbres arriveront, je vous prierai de la mettre dans le secret.

Bon! ne voilà-t-il pas mon endiablé qui m'apporte sa pièce brochée et copiée! je l'envoie à M. l'abbé *Arnaud* avec une sous-enveloppe. S'il arrivait un malheur, les anges pourraient se servir de toute leur autorité pour avoir leur paquet.

1768. Si ce paquet arrive à bon port, je les aurai du moins amusés pendant une heure; et en vérité c'est beaucoup par le temps qui court. *V.*

LETTRE CCXCII.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Ferney, 26 d'auguste.

Je vous attends au mois de septembre, mon cher Marquis; vous êtes assez philosophe pour venir partager ma solitude. Ferney est tout juste dans le chemin de Nancy. En attendant, il faut que je vous fasse mon compliment de ce que vous n'êtes point athée. Votre devancier, le marquis de *Vauvenargues*, ne l'était pas; et, quoi qu'en disent quelques savans de nos jours, on peut être très-bon philosophe et croire en DIEU. Les athées n'ont jamais répondu à cette difficulté, qu'une horloge prouve un horloger; et *Spinosa* lui-même admet une intelligence qui préside à l'univers. Il est du sentiment de *Virgile*:

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

Quand on a les poëtes pour soi on est bien fort. Voyez *la Fontaine* quand il parle de l'enfant que fit une religieuse; il dit:

Si ne s'est après tout fait lui-même.

Je viens de lire un nouveau livre de l'*Existence de* DIEU, par un *Bullet*, doyen de l'université de

Beſançon. Ce doyen eſt ſavant, et marche ſur les traces de *Swammerdam*; des *Nieuventit* et des *Derham*; mais c'eſt un vieux ſoldat à qui il prend des terreurs paniques. Il eſt tout épouvanté du grand argument des athées, qu'en jettant d'un cornet les lettres de l'alphabet, le haſard peut amener l'*Enéide* dans un certain nombre de coups donnés. Pour amener le premier mot *arma*, il ne faut que vingt-quatre jets; et pour amener *arma virumque*, il n'en faut que cent vingt millions; c'eſt une bagatelle; et dans un nombre innombrable de milliars de ſiècles, on pourrait à la fin trouver ſon compte dans un nombre innombrable de haſards; donc dans un nombre innombrable de ſiècles, il y a l'unité contre un nombre innombrable de chiffres que le monde a pu ſe former tout ſeul. 1768.

Je ne vois pas dans cet argument ce qui a pu accabler M. *Bullet*; il n'avait qu'à répondre ſans s'effrayer: il y a un nombre innombrable de probabilités qu'il exiſte un Dieu formateur, et vous n'avez, Meſſieurs, tout au plus que l'unité pour vous: jugez donc ſi la chance n'eſt pas pour moi.

De plus, la machine du monde eſt quelque choſe de beaucoup plus compliqué que l'*Enéide*. Deux *Enéides* enſemble n'en feront pas une troiſième, au lieu que deux créatures animées font une troiſième créature, laquelle en fait à ſon tour: ce qui augmente prodigieuſement l'avantage du pari.

Croiriez-vous bien qu'un jéſuite irlandais a fourni, en dernier lieu, des armes à la philoſophie athéiſtique, en prétendant que les animaux ſe formaient tout ſeuls. C'eſt ce jéſuite *Néedham*, déguiſé en ſéculier,

——— qui, se croyant chimiste et observateur, s'imagina
1768. avoir produit des anguilles avec de la farine et du jus de mouton. Il poussa même l'illusion jusqu'à croire que ces anguilles en avaient sur le champ produit d'autres, comme les enfans de *Polichinelle* et de madame *Gigogne*. Voilà aussitôt un autre fou, nommé *Maupertuis*, qui adopte ce système, et qui le joint à ses autres méthodes de faire un trou jusqu'au centre de la terre pour connaître la pesanteur, de disséquer des têtes de géans pour connaître l'ame, d'enduire les malades de poix résine pour les guérir, et d'exalter son ame pour voir l'avenir comme le présent. Dieu nous préserve de tels athées! celui-là était gonflé d'un amour-propre féroce, persécuteur et calomniateur; il m'a fait bien du mal; je prie DIEU de lui pardonner, supposé que DIEU entre dans les querelles de *Maupertuis* et de moi.

Ce qu'il y a de pis, c'est que je viens de voir une très-bonne traduction de *Lucrèce*, avec des remarques fort savantes, dans lesquelles l'auteur allègue les prétendues expériences du jésuite *Néedham* pour prouver que les animaux peuvent naître de pourriture. Si ces messieurs avaient su que *Néedham* était un jésuite, ils se seraient défiés de ses anguilles, et ils auraient dit: *Latet anguis in herba.*

Enfin il a fallu que M. *Spalanzani*, le meilleur observateur de l'Europe, ait démontré aux yeux le faux des expériences de cet imbécille *Néedham*. Je l'ai comparé à ce *Malcrais de la Vigne*, gros vilain commis de la douane au Croisic en Bretagne, qui fit accroire aux beaux esprits de Paris qu'il était une jolie fille fesant joliment des vers.

Mon cher Marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéiſme. Ce ſyſtême eſt fort mauvais dans le phyſique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la ſuperſtition et contre le fanatiſme; il peut déteſter la perſécution; il rend ſervice au genre-humain s'il répand les principes humains de la tolérance; mais quel ſervice peut-il rendre s'il répand l'athéiſme? les hommes en ſeront-ils plus vertueux pour ne pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu? non, ſans doute. Je veux que les princes et leurs miniſtres en reconnaiſſent un, et même un Dieu qui puniſſe et qui pardonne. Sans ce frein, je les regarderai comme des animaux féroces qui, à la vérité, ne me mangeront pas lorſqu'ils ſortiront d'un long repas, et qu'ils digèreront doucement ſur un canapé avec leurs maîtreſſes; mais qui certainement me mangeront, s'ils me rencontrent ſous leurs griffes, quand ils auront faim, et qui, après m'avoir mangé, ne croiront pas ſeulement avoir fait une mauvaiſe action; ils ne ſe ſouviendront même point du tout de m'avoir mis ſous leurs dents, quand ils auront d'autres victimes. 1768.

L'athéiſme était très-commun en Italie, aux quinze et ſeizième ſiècle : auſſi que d'horribles crimes à la cour des *Alexandre VI*, des *Jules II*, des *Léon X!* Le trône pontifical et l'Egliſe n'étaient remplis que de rapines, d'aſſaſſinats et d'empoiſonnemens. Il n'y a que le fanatiſme qui ait produit plus de crimes.

Les ſources les plus fécondes de l'athéiſme ſont, à mon ſens, les diſputes théologiques. La plupart des hommes ne raiſonnent qu'à demi, et les eſprits

1768. faux ſont innombrables. Un théologien dit: Je n'ai jamais entendu et je n'ai jamais dit que des ſottiſes ſur les bancs; donc ma religion eſt ridicule. Or, ma religion eſt ſans contredit la meilleure de toutes; cette meilleure ne vaut rien; donc il n'y a point de Dieu. C'eſt horriblement raiſonner. Je dirais plutôt: Donc il y a un Dieu qui punira les théologiens, et ſur-tout les théologiens perſécuteurs.

Je ſais très-bien que je n'aurais pas démontré au normand de Vire, *le Tellier*, qu'il exiſte un Dieu qui punit les tyrans, les calomniateurs et les fauſſaires, confeſſeurs des rois. Le coquin, pour réponſe à mes argumens, m'aurait fait mettre dans un cu de baſſe foſſe.

Je ne perſuaderai pas l'exiſtence d'un Dieu rémunérateur et vengeur à un juge ſcélérat, à un barbare avide du ſang humain, digne d'expirer ſous la main des bourreaux qu'il emploie; mais je la perſuaderai à des ames honnêtes; et ſi c'eſt une erreur, c'eſt la plus belle des erreurs.

Venez dans mon couvent, venez reprendre votre ancienne cellule. Je vous conterai l'aventure d'un prêtre conſtitué en dignité, que je regarde comme un athée de pratique, puiſque, feſant tout le contraire de ce qu'il enſeigne, il a oſé employer contre moi, auprès du roi, la plus lâche et la plus noire calomnie. Le roi s'eſt moqué de lui, et le monſtre en eſt pour ſon infamie. Je vous conterai d'autres anecdotes: nous raiſonnerons, et ſur-tout je vous dirai combien je vous aime. *V.*

LETTRE CCXCIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

31 d'auguſte.

JE ne puis qu'approuver le patriotiſme de monſieur *Fitzgerald*, qui veut diminuer, autant qu'il le peut, l'horreur de la Saint-Barthelemi d'Irlande. J'en ferais bien autant, ſi je le pouvais, de la Saint-Barthelemi de France. Il a raiſon de citer M. *Brouk* qui paraît prouver en effet que les catholiques n'égorgèrent que quarante mille proteſtans, en comptant les femmes, et les enfans, et les filles qu'on pendait au cou de leurs mères. Il eſt vrai que, dans la première chaleur de ce ſaint événement, le parlement d'Angleterre ſpécifia expreſſément le maſſacre de cent cinquante mille perſonnes; mais il pouvait avoir été trompé par les plaintes indiſcrètes des parens des maſſacrés. Peut-être on exagérait trop d'un côté, et on diminuait trop de l'autre. La vérité prend d'ordinaire un juſte milieu; et quand nous ſuppoſerons qu'il n'y eut qu'environ quatre-vingt-dix mille perſonnes ou brûlées, ou pendues, ou noyées, ou égorgées pour l'amour de DIEU, nous pourrons nous flatter de ne nous être pas beaucoup écartés du vrai. D'ailleurs je ne ſuis qu'un ſimple hiſtorien, et il ne m'appartient pas de condamner une action qui, ayant la gloire de DIEU pour objet, avait des motifs ſi purs et ſi reſpectables. 1768.

Il eſt bon pourtant, mon cher ami, que de ſi

grands exemples de charité n'arrivent pas souvent.
1768. Il est beau de venger la religion ; mais, pour peu qu'on lui fît de tels sacrifices deux ou trois fois chaque siècle, il ne resterait enfin personne sur la terre pour servir la messe.

Votre correspondant vous envoie, à l'adresse ordinaire, un petit paquet qu'il a reçu pour vous. Je finis tout doucement ma carrière ; mes maux et ma faiblesse augmentent, il faut que ma patience augmente aussi, et que tout finisse.

LETTRE CCXCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 d'auguste.

Mon cher ange, j'ai montré votre lettre du 25 août ou d'auguste, au possédé. Il vous prie encore de lui renvoyer sa facétie, et donne sa parole de démoniaque qu'il vous renverra la bonne copie au même instant qu'il recevra la mauvaise. Son diable l'a fait raboter sans relâche depuis qu'il fit partir son croquis ; mais il jure, comme un possédé qu'il est, qu'il ne fera jamais paraître l'empereur deux fois ; qu'il s'en donnera bien de garde ; que cela gâterait tout ; que l'empereur n'est en aucune manière *deus in machina*, puisqu'il est annoncé dès la première scène du premier acte, et qu'il est attendu pendant toute la pièce, de scène en scène, comme le juge du différent entre le commandant du château et les

moines de l'abbaye. S'il paraiſſait deux fois, la première ſerait non-ſeulement inutile, mais rendrait la ſeconde froide et impraticable. C'eſt uniquement parce qu'on ne connaît point le caractère de l'empereur, qu'il doit faire un très-grand effet lorſqu'il vient porter à la fin un jugement tel que n'en a jamais porté *Salomon*. Le bon de l'affaire, c'eſt que c'eſt un jardinier qui fait tout, et cela prouve évidemment qu'il faut cultiver ſon jardin, comme dit *Candide*. 1768.

Comme cette facétie ne reſſemble à rien, Dieu merci, mon poſſédé croit qu'il faut de la naïveté que vous appelez familiarité ; et il croit que cette naïveté eſt quelquefois horriblement tragique.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cette pièce du remue-ménage comme dans l'Ecoſſaiſe ? Je ſuis perſuadé que cela vous aura amuſés, vous et madame d'*Argental*, pendant une heure. Il eſt doux de donner du plaiſir, à cent lieues de chez ſoi, à ceux à qui on eſt attaché.

Je ne répondrais pas que la police ne fît quelques petites allusions qui pourraient empêcher la pièce d'être jouée ; mais, après tout, que pourra-t-on ſoupçonner ? que l'auteur a joué l'inquiſition ſous le nom des prêtres de *Pluton*. En ce cas, c'eſt rendre ſervice au genre-humain ; c'eſt faire un compliment au roi d'Eſpagne, et ſur-tout au comte d'*Aranda* ; c'eſt l'hiſtoire du jour avec toute la bienſéance imaginable et tout le reſpect poſſible pour la religion.

Voyez, mon divin ange, ce que votre amitié prudente et active peut faire pour ces pauvres Guèbres ; mais je n'ai point abandonné les Scythes : ils ne ſont pas ſi piquans que les Guèbres, d'accord ;

mais, de par tous les diables, ils valent leur prix.
1768 La loi porte qu'ils ſoient rejoués, puiſque les hiſtrions firent beaucoup d'argent à la dernière repréſentation. Les comédiens ſont bien inſolens et bien mauvais, je l'avoue; mais il faut obéir à la loi. J'ignore quel eſt le premier gentilhomme de la loi, cette année; mais, en un mot, j'aime les Scythes. J'ai envie de finir par les Corſes; je ſuis très-fâché qu'on en ait tué cent cinquante d'entrée de jeu; mais M. de *Chauvelin* m'a promis que cela n'arriverait plus.

Vous êtes bien peu curieux de ne pas demander Les droits des hommes et les uſurpations des papes; c'eſt, dit-on, un ouvrage traduit de l'italien, dont un envoyé de Parme doit être très-friand.

Une choſe dont je ſuis bien plus friand, mon cher ange, c'eſt de vous embraſſer avant que je meure. Je ſuis, à la vérité, un peu ſourd et aveugle; mais cela n'y fait rien. Je recommence à voir et à entendre au printemps; et j'ai grande envie, ſi je ſuis en vie au mois de mai, de venir préſenter un bouquet à madame d'*Argental*. Je devais aller cette automne chez l'électeur palatin, mais je me ſuis trouvé trop faible pour le voyage. Je me ſentirai bien plus fort quand il s'agira de venir vous voir. Il eſt vrai que je n'y voudrais aucune cérémonie. Nous en raiſonnerons quand nous aurons fait les affaires des Scythes et des Guèbres. Vous êtes charmant de déſirer de me revoir; j'en ſuis pénétré, et mon culte de dulie en augmente. Je trouve plaiſant qu'on ait imaginé que j'irais voir ma *Catau*, moi âgé de ſeptante-quatre ans! Non, je ne veux voir que vous. *V.*

LETTRE

LETTRE CCXCV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

7 de septembre.

MON cher et illustre confrère, j'ai reçu vos deux lettres dont l'une rectifie l'autre. Vivez et portez-vous bien. Le cardinal de *Fleuri* avait à votre âge une tête capable d'affaires ; *Huet*, *Fontenelle*, ont écrit à quatre-vingts ans. Il y a de très-beaux soleils couchans ; mais couchez-vous très-tard. 1768.

Laissons-là l'éloquent *Bossuet* et son *Histoire* prétendue *universelle*, où il rapporte tout aux Juifs, où les Perses, les Egyptiens, les Grecs et les Romains sont subordonnés aux Juifs, où ils n'agissent que pour les Juifs. On en rit aujourd'hui ; mais ce n'est pas des Juifs dont il est question ici, c'est de vous. J'avais déjà prévenu plusieurs de mes amis qui m'ont pressé de leur faire parvenir cet *Examen de l'histoire d'Henri IV*, duquel il y a déjà trois éditions. Je l'ai envoyé chargé de mes notes, dans lesquelles je fais voir qu'il y a presque autant d'erreurs dans l'*Examen* que dans le livre examiné. L'erreur que j'ai le plus relevée, est celle où il tombe à votre égard. Vous connaissez mon amitié et mon estime également constantes. Vous pensez bien que je n'ai pas vu de sang-froid une telle injustice ; j'avais même déjà préparé une dissertation pour être envoyée à tous les journaux ; mais j'ai été arrêté par l'assurance qu'on m'a donnée que c'est un marquis de *Belloste*

qui est l'auteur de l'ouvrage. On dit qu'en effet il y
1768. a un homme de ce nom en Languedoc. Je ne connaissais que les pilules de *Belloste*, et point de marquis si profond et en même temps si fautif dans l'Histoire de France. Si c'est lui qui est le coupable, il ne convient pas de le traiter comme un *la Beaumelle*; il faut le faire rougir poliment de son tort. J'avoue que j'ai cru reconnaître le style, les phrases de ce *la Beaumelle*, son ton décisif, son audace à citer à tort et à travers, son tour d'esprit, ses termes favoris. Il se peut qu'il ait travaillé avec M. de *Belloste*; je fais ce que je puis pour m'en éclaircir.

Il y a une chose très-curieuse et très-importante sur laquelle vous pourriez m'instruire avant que j'ose être votre champion : c'est à vous de me fournir des armes.

Le marquis vrai ou prétendu assure qu'aux premiers états de Blois, les députés des trois ordres déclarèrent, avec l'approbation du roi, de *Catherine* et du duc d'*Alençon*, que *les parlemens sont des états généraux au petit pied.* Il ajoute qu'il est étrange qu'aucun historien n'ait parlé d'un fait si public.

Il vous serait aisé de faire chercher, à la bibliothéque du roi, s'il reste quelque trace de cette anecdote qui semblerait donner quelque atteinte à l'autorité royale. C'est une matière très-délicate sur laquelle il ne serait pas permis de s'expliquer sans avoir des cautions sûres.

Parmi les fautes qui règnent dans cet *Examen*, il faut avouer qu'on trouve des recherches profondes. Il est vrai qu'il suffit d'avoir lu des anecdotes pour les copier; mais enfin cela tient lieu de mérite auprès

de la plupart des lecteurs, séduits d'ailleurs par la licence et par la satire. La plupart des gens lisent sans attention, très-peu sont en état de juger ; c'est ce qui donne une assez grande vogue à ce petit ouvrage : il me paraît nécessaire de le réfuter. J'attendrai vos instructions et vos ordres ; et, si vous chargez un autre que moi de combattre sous vos drapeaux, je n'aurai point de jalousie, et je n'en aurai pas moins de zèle. 1768.

LETTRE CCXCVI.

A M. RICHARD, *négociant à Murcie.*

A Ferney, le 13 de septembre.

Je vous dois, Monsieur, une réponse depuis deux mois. Je suis de ceux que leurs mauvaises affaires empêchent de payer leurs dettes à l'échéance. La vieillesse et les maladies qui m'accablent, font mon excuse auprès de mes créanciers. Il n'y en a point, Monsieur, que j'aime mieux payer que vous

Il y a des ouvrages bien meilleurs que les miens, qui pourront contribuer à donner au génie espagnol la liberté qui lui a manqué jusqu'à présent. Le ministre à qui toute l'Europe, excepté Rome, applaudit, favorise cette précieuse liberté, et encouragera les beaux arts, après avoir fait naître les arts nécessaires.

Je vous félicite, Monsieur, de vivre dans le plus beau pays de la nature, où ceux qui se contentaient

de penser commencent à oser parler, et où l'inquisi-
1768. tion cesse un peu d'écraser la nature humaine.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCXCVII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 15 de septembre.

Ma foi, mon ami, tout le monde est charlatan ; les écoles, les académies, les compagnies les plus graves ressemblent à l'apothicaire *Arnould* dont les sachets guérissent toute apoplexie dès qu'on les porte au cou, et à M. *le Lièvre* qui vend son baume de vie à force gens qui en meurent.

Les jésuites eurent, il y a quelques années, un procès avec les droguistes de Paris, pour je ne sais quel élixir qu'ils vendaient fort cher, après avoir vendu de la grâce suffisante qui ne suffisait point, tandis que les jansénistes vendaient de la grâce efficace qui n'avait point d'efficacité. Ce monde est une grande foire où chaque *Polichinelle* cherche à s'attirer la foule ; chacun enchérit sur son voisin.

Il y a un sage dans notre petit pays qui a découvert que les ames des puces et des moucherons sont immortelles, et que tous les animaux ne sont nés que pour ressusciter. Il y a des gens qui n'ont pas ces hautes espérances ; j'en connais même qui ont peine à croire que les polypes d'eau soient des animaux. Ils ne voient, dans ces petites herbes qui nagent dans des mares infectes, rien autre chose que des

herbes qui repouſſent comme toute autre herbe quand on les a coupées. Ils ne voient point que ces herbes mangent de petits animaux, mais ils voient ces petits animaux entrer dans la ſubſtance de l'herbe et la manger. 1768.

Les mêmes incrédules ne penſent pas que le corail ſoit un compoſé de petits pucerons marins. Feu M. de *la Faye* diſait qu'il ne ſe ſouciait nullement de ſavoir à fond l'hiſtoire de tous ces gens-là, et qu'il ne fallait pas s'embarraſſer des perſonnes avec qui on ne peut jamais vivre.

Mais nous avons d'autres génies bien plus ſublimes; ils vous créent un monde auſſi aiſément que l'abbé de l'*Attaignant* fait une chanſon; ils ſe ſervent pour cela de machines qu'on n'a jamais vues: d'autres viennent enſuite qui vous peuplent ce monde par attraction. Un ſonge-creux de mon voiſinage a imprimé ſérieuſement qu'il jugeait que notre monde devait durer tant qu'on ferait des ſyſtêmes, et que, dès qu'ils ſeraient épuiſés, ce monde finirait; en ce cas, nous en avons encore pour long-temps.

Vous avez très-grande raiſon d'être étonné que, dans l'Homme aux quarante écus, on ait imputé au grand calculateur *Harvey* le ſyſtême des œufs; il eſt vrai qu'il y croyait; et même il y croyait ſi bien, qu'il avait pris pour ſa deviſe ces mots, tout vient d'un œuf Cependant, en aſſurant que les œufs étaient le principe de toute la nature, il ne voyait dans la formation des animaux que le travail d'un tiſſerand qui ourdit ſa toile. D'autres virent enſuite dans le fluide de la génération une infinité de petits vermiſſeaux très-ſemillans; quelque temps après on ne les

——— vit plus ; ils sont entièrement passés de mode. Tous
1768. les systêmes sur la manière dont nous venons au monde ont été détruits les uns par les autres ; il n'y a que la manière dont on fait l'amour qui n'a jamais changé.

Vous me demandez, à propos de tous ces romans, si, dans le recueil du lapon qu'on vient d'imprimer à Lyon, on a imprimé ces lettres si étonnantes où l'on proposait de percer un trou jusqu'au centre de la terre, d'y bâtir une ville latine, de disséquer des cervelles de patagons pour connaître la nature de l'ame, et d'enduire les corps humains de poix résine pour conserver la santé ; vous verrez que ces belles choses sont très-adoucies et très-déguisées dans la nouvelle édition. Ainsi il se trouve qu'à la fin du compte c'est moi qui ai corrigé l'ouvrage. — *Ridiculum acri fortius ac melius magnas plerumque secat res.*

Ce qu'on imprime sous mon nom me fait un peu plus de peine ; mais que voulez-vous ? je ne suis pas le maître. Monsieur l'apothicaire *Arnould* peut-il empêcher qu'on ne contrefasse ses sachets ? Adieu. *Qui benè latuit benè vixit.*

LETTRE CCXCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de septembre.

VOICI, mon cher ange, un *Tronchin*, un philosophe, un homme d'esprit, un homme libre, un homme aimable, un homme digne de vous et de madame d'*Argental*, un des ci-devant vingt-cinq rois de Genève, qui s'est démis de sa royauté, comme la reine *Christine*, pour vivre en bonne compagnie. 1768.

Je tiens ma parole à mes anges. Je reçus leur paquet hier, et j'en fais partir un autre aujourd'hui. On jugera plus à son aise quand il n'y a point de ratures, point d'écriture différente, point de renvois, point de petits brimborions à rajuster, et qui dispersent toutes les idées. J'ai appris enfin le véritable secret de la chose, c'est que cette facétie est de feu M. *Desmahis*, jeune homme qui promettait beaucoup, et qui est mort à Paris de la poitrine, au service des dames. Il fesait des vers naturels et faciles, précisément comme ceux des Guèbres, et il était fort pour les tragédies bourgeoises. Celle-ci est à la fois bourgeoise et impériale. Enfin *Desmahis* est l'auteur de la pièce; il est mort, il ne nous dédira pas.

Le possédé ayant été exorcisé par vous, a beaucoup adouci son humeur sur les prêtres. L'empereur en fesait une satire qui n'aurait jamais passé. Il s'explique à présent d'une façon qui serait très-fort de

——— mise en chancellerie. Je commence à croire que la
1768. pièce peut passer, sur-tout si elle est de *Desmahis*; en ce cas, la chose sera tout-à-fait plaisante.

Si les Guèbres sont bien joués ils feront un beau fracas; il y a des attitudes pour tout le monde. *A genoux, mes enfans*, doit faire un grand effet, et la déclaration de *César* n'est pas de paille.

Melpomène avait besoin d'un habit neuf, celui-ci n'est pas de la friperie.

Que cela vous amuse, mon cher ange, c'est-là mon grand but; vous êtes tous deux mon parterre et mes loges. *V.*

LETTRE CCXCIX.

AU MEME.

18 de septembre.

Il y a un *Tronchin*, mon cher ange, qui, lassé des tracasseries de son pays, va voyager à Paris et à Londres, et qui n'est pas indigne de vous. Il a souhaité passionnément de vous être présenté, et je vous le présente. Il doit vous remettre deux paquets qu'on lui a donnés pour vous. Je crois qu'ils sont destinés à cette pauvre sœur d'un brave marin (*) tué en Irlande, laquelle fit, comme vous savez, un petit voyage sur terre presque aussi funeste que celui de son frère sur mer. Apparemment qu'on a voulu la

(*) *Thurot.*

dédommager un peu de ses pertes, et qu'on a cru qu'avec votre protection elle pourrait continuer plus heureusement son petit commerce. Je crois qu'il y a un de ces paquets venu d'Italie, car l'adresse est en italien; l'autre est avec une sur-enveloppe à monsieur le duc de *Praslin*. 1768.

Pour le paquet du petit *Desmahis*, je le crois venu à bon port; il fut adressé, il y a quinze jours, à l'abbé *Arnaud*, et je vous en donnai avis par une lettre particulière.

Je crois notre pauvre père *Toulier*, dit l'abbé d'*Olivet*, mort actuellement; car, par mes dernières lettres, il était à l'agonie. Je crois qu'il avait quatre-vingt-quatre ans. Tâchez d'aller par-delà, vous et madame d'*Argental*, quoique après tout la vieillesse ne soit pas une chose aussi plaisante que le dit *Cicéron*.

Vous devez actuellement avoir *le Kain* à vos ordres. C'est à vous à voir si vous lui donnerez le commandement du fort d'Apamée, et si vous croyez qu'on puisse tenir bon dans cette citadelle contre les sifflets. Je me flatte, après tout, que les plus dangereux ennemis d'Apamée seraient ceux qui vous ont pris, il y a cent ans, Castro et Ronciglione; mais, supposé qu'ils dressassent quelque batterie, n'auriez-vous pas des alliés qui combattraient pour vous? Je m'en flatte beaucoup, mais je ne suis nullement au fait de la politique présente; je m'en remets entièrement à votre sagesse et à votre bonne volonté.

Je n'ai point vu le chef-d'œuvre d'éloquence de l'évêque du Puy; je sais seulement que les bâillemens se faisaient entendre à une lieue à la ronde.

Dites-moi pourquoi, depuis *Bossuet* et *Fléchier*,

1768. nous n'avons point eu de bonne oraiſon funèbre? eſt-ce la faute des morts ou des vivans? Les pièces qui péchent par le ſujet et par le ſtyle ſont d'ordinaire ſifflées.

Auriez-vous lu un *Examen de l'Hiſtoire d'Henri IV*, écrite par un *Bury*? Cet *Examen* fait une grande fortune, parce qu'il eſt extrêmement audacieux, et que, ſi le temps paſſé y eſt un peu loué, ce n'eſt qu'aux dépens du temps préſent. Mais il y a une petite remarque à faire, c'eſt qu'il y a beaucoup plus d'erreurs dans cet *Examen* que dans l'*Hiſtoire de Henri IV*. Il y a deux hommes bien maltraités dans cet *Examen*; l'un eſt le préſident *Hénault* en le nommant, et l'autre que je n'oſe nommer. Le peu de perſonnes, qui ont fait venir cet *Examen* à Paris, en paraiſſent enthouſiaſmées; mais, ſi elles ſavaient avec quelle impudence l'auteur a menti, elles rabattraient de leurs louanges.

Adieu, mon cher ange; adieu, la conſolation de ma très-languiſſante vieilleſſe.

LETTRE CCC.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 de ſeptembre.

Je prends le parti, Monſeigneur, de vous envoyer quelques feuilles de la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, avant qu'elle ſoit achevée. Non-ſeulement je vous dois des prémices, mais je dois vous faire voir la manière dont j'ai parlé de vous et de M. le

duc d'*Aiguillon*. Vous me reprochâtes de n'avoir point fait mention de l'affaire de Saint-Caſt; il ne s'agiſſait alors que du règne de *Louis XIV*; et les principaux événemens, qui ont ſuivi ce beau ſiècle, n'étaient traités que ſommairement. Je ne pouvais entrer dans aucun détail, et mon principal but étant de peindre l'eſprit et les mœurs de la nation, je n'avais point traité les opérations militaires; mais donnant, dans cette édition nouvelle, un précis du ſiècle de *Louis XV*, je me ſuis fait un plaiſir, un devoir et un honneur de vous obéir. 1768.

Peut-être l'importance des derniers événemens fera paſſer à la poſtérité cet ouvrage qui ne mériterait pas ſes regards par ſon ſtyle trop ſimple et trop négligé. Du moins les nations étrangères le demandent avec empreſſement, et les libraires leur ont déjà vendu toute leur édition par avance. Ce ſera une grande conſolation pour moi, ſi la juſtice que je vous ai rendue, et la circonſpection avec laquelle j'ai parlé ſur d'autres objets, ſans bleſſer la vérité, peuvent trouver grâce devant vous et devant le public. La gloire, après tout, eſt l'unique récompenſe des belles actions; tous les autres avantages paſſent, ou même ſont mêlés d'amertume: la gloire reſte quand elle eſt pure.

J'ai beaucoup envié le bonheur qu'a eu madame *Denis* de vous renouveler ſes hommages à Paris. J'ai cru que, dans la réſolution que j'ai priſe de vivre avec moi-même, et de n'être plus l'aubergiſte de tous les voyageurs de l'Europe, une pariſienne eût trop ſouffert en partageant ma ſolitude.

Je me ſuis dépouillé d'une partie de mon bien,

1768. pour la rendre heureuse à Paris. J'ai pensé qu'à l'âge de près de soixante et quinze ans, assujetti par mes maladies à un régime qui ne convient qu'à moi, et condamné par la nature à la retraite, je ne devais pas faire souffrir les autres de mon état.

Les médecins m'avaient conseillé les eaux de Barége, je ne sais pas trop pourquoi. Je n'ai point les maladies de *le Kain* qui y est allé par leur ordre. Je n'espère point guérir, puisqu'il faudrait changer en moi la nature; mais j'aurais fait volontiers le voyage pour être à portée de vous faire ma cour. J'aurais été consolé du moins en vous présentant encore, avant de mourir, mon tendre et respectueux attachement; c'est un avantage dont j'ai été malheureusement privé. Il ne me reste qu'à vous souhaiter une vie aussi heureuse et aussi longue qu'elle a été brillante. Je me flatte que vous daignerez toujours me conserver des bontés auxquelles vous m'avez accoutumé pendant plus de quarante années.

Notre doyen de l'académie française va mourir, s'il n'est déjà mort. J'espère que le nouveau doyen sera plus alerte que lui, quand il aura quatre-vingt-cinq ans comme le sous-doyen.

Agréez, Monseigneur, mon respect, mon dévouement inviolable, et les souhaits ardens pour votre conservation comme pour vos plaisirs. *V.*